

Un journaliste catholique : Melchior du Lac

Le 7 août 1872, mourait à Paris un homme célèbre et pourtant très peu connu, y compris dans le monde catholique qu'il fréquentait depuis cinquante ans. Cet homme avait, en effet, rempli presque anonymement une mission dont l'influence fut exceptionnelle : il avait, en quelque sorte, fondé le journal *L'Univers* et, avec lui, la presse catholique moderne.

Plus d'un siècle après son décès, la situation n'a guère changé : cet homme reste toujours aussi inconnu du grand public, et les initiés se souviennent à peine de son nom. « Aucune étude sérieuse n'a encore été consacrée à ce journaliste catholique », notait ainsi avec tristesse un historien catholique actuel ¹.

Il serait juste de rendre hommage à ce pionnier et de tirer son nom d'un oubli immérité. Toutefois, nous n'avons ni le temps, ni la compétence pour donner ici la biographie que cette homme admirable mériterait. Nous souhaitons simplement esquisser quelques traits de sa silhouette, espérant qu'un jeune universitaire voudra un jour choisir pour sujet de sa thèse la belle vie de Melchior du Lac.

La jeunesse d'un journaliste

Jean-Melchior du Lac et d'Aure, comte de Montvert, naquit en 1806 à Villefranche-de-Rouergue. Venu à Paris, il commença ses études au collège Henri IV.

A cette époque, le vent était à l'irréligion. La plupart des élèves se délectaient des livres les plus antichrétiens du XVIII^e siècle. Toutefois, puisque la religion catholique était « la

¹ René Ranceur, « L'amitié de dom Guéranger et de Louis Veuillot d'après des documents inédits du Département des Manuscrits », *Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, mars 1980, p. 27, note 6.

religion de la majorité des Français », les collèges d'État (les seuls existant à l'époque) possédaient un aumônier. A Henri IV, ce fut d'abord un ancien curé constitutionnel bien peu fervent et donc incapable de ramener les âmes à Dieu. Son successeur, devant la mauvaise volonté des élèves, avait vite abandonné la partie pour se faire Jésuite.

Quand l'abbé Antoine de Salinis, jeune prêtre ordonné le 1^{er} juin 1822, y arriva, la situation était donc fort difficile pour la religion. Ainsi, lorsque le nouvel aumônier monta pour la première fois en chaire, son sermon fut interrompu à plusieurs reprises par des vociférations et des cris de bêtes, puis un des grands élèves se leva et montra le poing au prêtre.

Toutefois, le zèle apostolique de l'abbé de Salinis réussit progressivement à retourner la situation, en sorte que même les élèves les plus incroyants finirent par respecter l'aumônier.

Melchior du Lac entra donc au collège vers cette époque et se lia vite d'amitié avec l'abbé de Salinis. Son caractère naturellement trempé et vigoureux réagit fortement contre les mauvais exemples qu'il voyait autour de lui et, au lieu de perdre la foi comme beaucoup d'autres en ce milieu corrompu, il la vit grandir, devint même très pieux et décida de devenir prêtre.

Chaque dimanche, il participait, au collège, sous la présidence de Lamennais, à des conférences hebdomadaires où se formèrent la plupart des laïcs qui combattirent par la plume pour la défense de l'Église, de 1830 à 1870. Voici ce qu'il écrivit plus tard de ces réunions : « On apportait dans ces réunions un grand amour pour la vérité, un amour passionné pour la cause de la sainte Église. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans la jeunesse catholique plus d'entrain, de mouvement et de vie. L'action exercée alors par quelques hommes sur la jeunesse, ne fut pas complètement stérile, et peut-être, ne se rend-on pas suffisamment compte du bien qu'elle a produit. Il est permis de penser que le mouvement de retour qui se manifesta après 1830, et qui, depuis, a pris de si grandes proportions, n'est qu'une suite et comme la transmission de l'impulsion donnée à la jeunesse chrétienne des dernières années de la Restauration ² ». Lamennais

² Eugène et François Veuillot, *Louis Veuillot*, Retaux Lethielleux, 1903-

prit d'ailleurs en amitié ce jeune homme dont l'esprit robuste promettait, disait-il, « une épée de logique ».

Ses premières études finies, il souhaitait entrer au séminaire. Ses parents s'y opposèrent et voulurent qu'il fasse d'abord son droit. Il habitait chez Monsieur Bailly, ancien professeur de philosophie qui devint imprimeur et éditeur de journaux, et soutint toutes les bonnes œuvres de son époque. Celui-ci avait, en effet, fondé au numéro 7 de la rue Cassette une pension de famille catholique, dite « Pension Bailly », sorte de « Maison des hautes études » où l'on recevait les étudiants catholiques : Charles Baudelaire, Frédéric Ozanam, Louis Veuillot, Emmanuel d'Alzon et bien d'autres la fréquentèrent.

Sous l'impulsion du même Bailly, il entra également dans la « Société des bonnes lettres » fondée par ce dernier et qui s'occupait à propager ce que nous appellerions aujourd'hui la culture catholique. L'abbé de Salinis, qui l'avait déjà introduit dans le groupe des mennaisiens, l'amena dès 1826 à collaborer au *Mémorial catholique*, qu'il avait fondé de concert avec l'abbé Gerbet en 1824, ainsi qu'au *Correspondant*³.

La Révolution de Juillet trouva Melchior du Lac avocat stagiaire et l'obligea de quitter Paris pour assister son père nommé préfet. Il le suivit comme secrétaire dans deux préfetures (Nièvre puis Hautes-Alpes). Mais il visait plus haut que le droit et les affaires de l'État. En 1832, à l'âge de 26 ans, il entra enfin au séminaire de Nîmes.

Malheureusement, son père, qui avait perdu sa place de préfet, vint à Paris dans l'espérance de faire des affaires, mais tomba, en réalité, dans les mains d'escrocs et perdit une fortune assez considérable. De ce fait, Du Lac fut obligé de sortir du séminaire après dix-huit mois, pour soutenir financièrement sa famille après cette ruine.

1913, quatre volumes (abrégé *Vie*), I, p. 341.

³ Sur le collègue Henri IV à cette époque et l'école mennaisienne, cf. Antoine Ricard, *Gerbet, Salinis et Rohrbacher*, Plon, 3^e éd., 1886. Le nom de Melchior du Lac est cité p. 190.

L'entrée à *L'Univers*

En 1834, Melchior du Lac, jeté sur la pavé parisien par revers de fortune, et convaincu que, si Dieu ne le veut pas prêtre, c'est vers le journalisme qu'il doit se tourner, entre à *L'Univers*. Ce quotidien avait été fondé le 3 novembre 1833 par l'abbé Jacques-Paul Migne, ancien curé du diocèse d'Orléans, avec l'aide de Monsieur Bailly.

Melchior du Lac fut engagé à *L'Univers* pour 125 francs par mois et commença à y faire à peu près tout. En effet, écrit un homme qui le connut intimement plus tard, « rien n'était plus pauvre, plus dénué et semblait moins devoir vivre que *L'Univers*. On manquait de rédacteurs, de ressources, de métier, même de plan. A vrai dire, sauf la bonne volonté du fondateur, très neuf en ces difficiles affaires de journal, tout manquait. Du Lac entra néanmoins dans cette cabane chancelante, et commença de dessiner une conduite ⁴ ». Son premier article, signé Jean d'Aure ⁵, s'intitulait : « Lettres familières sur les Pères de l'Église. Première lettre : Des connaissances les plus utiles à l'étude des Saints Pères ».

Toutefois, malgré son dévouement et son abnégation, Melchior du Lac quitta promptement *L'Univers*, ne pouvant supporter les rudesses de Migne, prêtre correct, mais irascible, abrupt de langage et de surcroît mauvais payeur.

Ce tempérament de l'abbé Migne ne correspondait pas non plus aux nécessités générales de la presse quotidienne. Par ailleurs, l'esprit de l'abbé Migne était occupé du projet grandiose d'une « Bibliothèque universelle du clergé », dont les deux *Patrologies*, la grecque et la latine, furent le fleuron. C'est pourquoi, le 8 janvier 1836, après diverses péripéties, il céda ses vingt-quatre actions de

⁴ Louis Veillot, « Melchior du Lac », *Ceuvres complètes*, Lethielleux, 1924-1940, quarante volumes (abrégé *Ceuvres*), XXXVII, p. 320.

⁵ Louis Veillot fit plus tard remarquer en riant à du Lac, qui voulait reprendre ce pseudonyme, que c'était un bien mauvais nom pour un journaliste destiné à tenir les lecteurs éveillés.

propriété au journal qui fut pris en charge par une nouvelle société dont le directeur était encore une fois Monsieur Bailly.

A cette date, Melchior du Lac revint à *L'Univers*, et cette fois-ci définitivement. Toutefois, la situation matérielle n'était pas meilleure qu'avec l'abbé Migne. « Le digne M. Bailly était un homme distingué, très bon et plein de zèle, mais que son zèle poussait à entreprendre au-delà de ses forces. Le journal vivait d'expédients, et l'expédient le plus usité était de ne point payer la rédaction. On avait assez à faire de trouver chaque jour le peu qu'exigeaient le timbre et la poste. M. Bailly se faisait crédit à lui-même comme imprimeur, demandait crédit à la rédaction et la rédaction tenait comme elle pouvait. On vécut ainsi des années, pourvoyant à l'indispensable par les sacrifices de M. Bailly et par les aumônes de quelques pauvres prêtres. M. du Lac était rédacteur en chef et presque seul de cette feuille perpétuellement agonisante. Il habitait un grenier, dans les dépendances des bureaux qui étaient un taudis. Sans feu l'hiver et sans rideaux l'été, meublé en anachorète, il travaillait au journal une partie de la nuit et battait le pavé de Paris pendant le jour, au gré des gens d'affaires qu'il avait à contenter ou à consulter ⁶ ».

Melchior du Lac apportait au journal catholique, avec un solide talent d'écrivain et de polémiste, des doctrines très fermes appuyées sur un vrai savoir. Il lui apportait aussi, avec discrétion, ce qu'il y avait de meilleur dans l'école mennaisienne : l'esprit romain.

Un converti découvre *L'Univers*

En 1839, Melchior du Lac va accueillir à *L'Univers* un journaliste fraîchement converti qu'il formera et dont le nom est la plus grande illustration de la presse catholique.

Ce jeune homme, fils d'un tonnelier bourguignon, était né le 11 octobre 1813 à Boynes-en-Gâtinais. Après des études sommaires, il fut placé à l'âge de treize ans comme petit clerc d'avoué. L'avoué étant le frère d'un poète alors très connu,

⁶ Louis Veuillot, « Melchior du Lac », *Cœuvres*, XXXVII, p. 320.

Casimir Delavigne, toute l'étude se piquait de bel esprit. Dans ce milieu, le petit clerc écrivit des vers, lut énormément et fréquenta les théâtres. Il se fit également des relations mondaines et littéraires.

A l'âge de seize ans, il donna son premier article au *Figaro*, puis devint journaliste « ministériel » du gouvernement de Juillet, d'abord comme rédacteur à *L'Écho de la Seine-Inférieure* (septembre 1831), puis comme rédacteur en chef (...et en seul) du *Mémorial de la Dordogne* (novembre 1832). En 1836, le premier ministre Guizot le rappela à Paris pour travailler à *La Charte de 1830* qu'il venait de fonder. Il passa ensuite à *La Paix*, puis au *Moniteur parisien*.

Au printemps de 1838, rencontrant un ami connu à l'étude Delavigne, Gustave Ollivier, il fut séduit par une proposition de voyage autour du monde. Nanti d'une vague mission officielle destinée à payer les frais, il débarqua à Rome avec Ollivier le 15 mars. Au cours de ce séjour, il se convertit et renonça au projet de voyage.

Rentré à Paris par la Suisse, il fut nommé, par relation, sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur. Il consacra ses nombreux loisirs à composer un récit de son voyage de retour et entreprit de le publier grâce à son ami Ollivier devenu éditeur.

Un soir qu'il dînait chez un traiteur espagnol avec les fouriéristes Alphonse Toussenel et Victor Considerant, journalistes comme lui, Considerant déclara en riant : « Allons prendre le café à l'estaminet de *L'Univers*, qui n'a rien de commun, Dieu merci !, avec *L'Univers religieux*. » Le jeune sous-chef de bureau lui demanda aussitôt : « Qu'est-ce que *L'Univers religieux* ? » « C'est une maussade petite feuille de calotins, répondit Considerant, où l'on nous dit des injures, sous prétexte que les doctrines de Fourier sont immorales ».

Le premier contact du converti avec ce « journal de sacristie » ne fut toutefois ni un article, ni une visite, mais une lettre envoyé le 20 novembre 1838. *L'Univers* avait fait écho à des attaques violentes contre le général Bugeaud, ami et protecteur de l'ancien petit journaliste. Celui-ci fut froissé de cette attitude d'un journal qu'il aimait déjà. Il le dit à Alexandre de Saint-Chéron, Saint-Simonien devenu catholique militant et qui collaborait à *L'Univers* tout en travaillant dans les journaux gouvernementaux.

Saint-Chéron lui recommanda d'écrire une lettre qu'il ferait insérer dans le journal. *L'Univers* accepta en effet l'insertion de cette lettre, en l'accompagnant de quelques réserves. C'est ainsi que parut pour la première fois dans *L'Univers* une signature qui devait transformer son destin, ainsi que la vie de Melchior du Lac, celle de Louis Veillot.

La rencontre avec Louis Veillot

Toutefois, c'est seulement en juin 1839 qu'eut lieu la première rencontre entre les deux hommes, à l'occasion d'un article que Louis Veillot fit passer dans *L'Univers*. Lors de ce voyage en Italie où s'opéra sa conversion, Louis Veillot apprit que le couvent des Oiseaux avait prié à ses intentions. Le lendemain de son retour à Paris, la chapelle du couvent reçut donc sa visite. Bientôt, il se lia avec l'aumônier des religieuses, l'abbé Aulanier, ainsi qu'avec la supérieure, la révérende Mère Sophie (dans le monde Alexandrine Lavier), qui voulut accueillir gratuitement les deux sœurs de Louis, Annette et Élise, afin qu'elles achèvent leur éducation⁷.

C'est pourquoi Louis Veillot proposa au journal un article intitulé « L'église des Oiseaux », consacré à la bénédiction par l'abbé de Dreux-Brézé, futur évêque de Moulins, de la nouvelle chapelle du couvent. Il parut le 16 juin 1839.

Eugène Veillot a raconté sur un mode humoristique cette première rencontre de Veillot avec *L'Univers* et avec Melchior du Lac : « *L'Univers*, alors journal du matin, avait ses bureaux rue des Fossés-Saint-Jacques, rue étroite dans un pauvre quartier. Le numéro 11, vu du dehors, ne payait pas de mine, et, au dedans, donnait moins encore qu'il ne promettait. On avait dit à Louis : "Vous aurez vos épreuves ce soir vers dix heures". Il vint à l'heure indiquée ; je l'accompagnais. Pas de lumière à l'entrée, pas de garçon de bureau pour nous introduire. Nous poussâmes une

⁷ Après la mort de sa femme Mathilde et de quatre de ses enfants, Marie, Gertrude, Thérèse et Madeleine, Louis Veillot confiera aux Oiseaux ses deux dernières filles, Agnès et Luce.

porte entr'ouverte : nous étions dans la salle de rédaction ; salle petite, mal éclairée, sans autre meuble que des chaises à fond de paille et une table chargée de journaux. Deux rédacteurs y travaillaient en silence, l'un, vêtu d'une soutane : c'était Melchior du Lac, qui répondit à notre salut en se levant à demi ; l'autre, un laïque : c'était Jean Barrier, collant, des deux pouces, avec gravité, des nouvelles diverses sur une grande feuille de papier gris. "Vous aurez vos épreuves dans cinq minutes", nous dit-il. Elles arrivèrent bientôt, en effet ; Louis les corrigea et nous partîmes sans que dix paroles aient été échangées. Nos hôtes n'avaient interrompu leur travail que pour puiser fréquemment et abondamment dans une tabatière posée sur la table ainsi que leurs mouchoirs.

« A peine sortis, nous nous écriâmes simultanément en riant : Qu'en dis-tu ?

– Assurément, reprit Louis, après un court silence, ce journal n'est pas riche, mais il vaut tout de même mieux que beaucoup d'autres. Ce jeune abbé peu parleur, dont le grand nez absorbe de si fortes prises, a une physionomie bien intelligente ; ce doit être un homme. – Oui, répondis-je, et l'autre doit être un bon garçon. – Puis, comme je n'avais pas encore suivi mon frère dans sa nouvelle voie [la pratique religieuse], j'ajoutai que je n'aimerais pas à le voir rédacteur d'un journal aussi inconnu et manquant, pour sûr, de ressources. – Eh bien ! petit frère, me dit-il, si je refais du journalisme, ce sera probablement là. – Tu en est bien capable, répliquai-je avec quelque humeur ; et nous parlâmes d'autre chose ⁸ ».

A partir de cet article, Louis Veuillot décida effectivement de collaborer à *L'Univers*, dont l'esprit correspondait au sien. Ses articles suivants sont datés du 4 décembre, puis du 12 février 1840, du 26 février, du 11 mars, du 18 mars, du 25 mars, du 1^{er} avril, du 8 avril, du 15 avril, 22 avril, 29 avril, 6 mai, 13 mai, 20 mai, 27 mai, 10 juin, 17 juin, etc. On le voit, il donna dans ces débuts environ un article par semaine.

Survint ensuite une interruption de six mois : Veuillot, à la demande de Guizot, accompagna, en effet, le général Bugeaud en

⁸ *Vie*, I, pp. 173-174.

Algérie⁹. A son retour, il reprit sa place à *L'Univers*. Son influence, née de son talent de journaliste, d'écrivain et de polémiste, devenait croissante parmi les catholiques et dans le journal lui-même. Ainsi, en décembre 1842, il traçait d'une main de maître la ligne politique du journal¹⁰.

Au mois de janvier 1843, Louis Veillot renonçait définitivement à tout avenir administratif en démissionnant de sa charge (bien théorique) de sous-chef de bureau. Il pouvait ainsi se consacrer complètement à *L'Univers*.

Le « maître » de Louis Veillot

Il existe deux hommes pour lesquels Louis Veillot s'est senti toute sa vie une dette d'affection et de reconnaissance : ce sont Charles de Montalembert et Melchior du Lac.

On sait ce qu'a écrit le grand journaliste, dans son testament, à propos de Montalembert : « Qu'ils soient bénis de moi, comme ils le seront de Dieu, tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples. Je me contente de nommer Montalembert et Lacordaire, qui m'ont parfois jugé défavorablement et amèrement et qui, en cela, n'ont pas été pour moi ce que j'ai voulu être pour eux. Je crois qu'ils n'ont rien eu à me reprocher avec justesse et Dieu me semble avoir voulu que leur erreur n'ait pu me nuire en rien. Je les ai aimés, surtout *Montalembert*. La paix sur eux, la paix sur moi ! Si mes écrits subsistent, et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté¹¹ ».

Entre le jeune pair de France et le journaliste catholique, la communauté d'âge, de fougue impulsive, de zèle pour la religion, de dédain pour les fausses convenances, expliquent sans doute cette amitié, sinon cette passion très forte chez Louis Veillot. La rupture lui fut un déchirement dont il ne se remit jamais.

⁹ De ce séjour est sorti son ouvrage *Les Français en Algérie*.

¹⁰ Louis Veillot, *Ceuvres*, XXVII, pp. 427-433.

¹¹ *Vie*, IV, p. 764.

Avec Du Lac, les relations furent assez différentes. Certes, il existait entre eux une réelle et forte amitié, qui se traduisait par des signes non équivoques. « Du Lac, le premier parmi les intimes, rappelle Eugène Veillot, avait son couvert mis à jour fixe chez mon frère et était de tous les extras. Notre mère voyait presque en lui un autre fils ¹² ». Et Louis Veillot notait pour lui-même, du vivant même de Du Lac : « J'ai le bonheur d'être aimé de lui, et il y a peu de choses dont je sois plus fier ¹³ ».

Au moment de la mort de Du Lac, Veillot écrivit : « Nous travaillions ensemble depuis bientôt trente-cinq ans, et notre amitié était vieille le premier jour ¹⁴ ». En 1876, raconte encore Eugène Tavernier qui était alors son secrétaire, au cours de promenades que nous faisons ensemble, « Louis Veillot me citait des anecdotes, des historiettes, des impressions se rapportant à autrui. Volontiers, il parlait des anciens rédacteurs de *L'Univers*, notamment de Du Lac, théologien très instruit, écrivain viril et limpide, qui avait "assez d'esprit pour dédaigner d'en montrer" ¹⁵ ».

De la même façon, dans la dernière lettre qu'il ait écrite, adressée à la fin de 1879 à son frère pour démissionner de *L'Univers*, la moitié environ est consacrée au souvenir de Du Lac : « J'ai trouvé à *L'Univers* Du Lac, un ami fidèle, et j'ai eu l'honneur d'être son ami jusqu'à la mort. Il est mort dans mes bras, et j'ai toujours aimé son grand esprit et son grand cœur. Il était savant, ferme, dévoué. J'ai vu de grands esprits. Jamais de plus large, de plus éclairé, de plus tranquillement chrétien. (...) Dans la foule des hommes que j'ai connus, il en est quelques-uns dont les noms sont restés dans ma mémoire et dans mon cœur. Le Maréchal Bugeaud, M. Guizot, Ourliac, Donoso Cortès, Mgr Parisis, mais personne n'a paru avoir un cœur plus grand, plus dégagé (...) que le grand Du Lac ¹⁶ ».

¹² *Vie*, III, p. 15.

¹³ Louis Veillot, « Melchior du Lac de Montvert », *Ceuvres*, X, p. 451.

¹⁴ Louis Veillot, « A Mme le Comtesse Cécile de Ségur, 5 août 1872 », *Ceuvres*, XXV, p. 90.

¹⁵ Eugène Tavernier, *Louis Veillot*, Plon, 1913, p. 6.

¹⁶ Louis Veillot, *Ceuvres*, XXVI, pp. 224-225.

Pourtant, Veuillot ne parlait pas de Du Lac seulement comme de son ami, mais comme de son « maître ». En 1876, par exemple, quatre ans après la mort de Du Lac, il écrivit deux pages pour honorer et défendre sa mémoire, un peu mise à mal par l'abbé Jules Morel, pourtant collaborateur de *L'Univers* depuis une trentaine d'années. Ces lignes sont peut-être ce que Louis Veuillot a fait de plus fort en faveur de Du Lac : « L'autre est notre ami et notre maître, M. Du Lac. Nous ne pouvons endurer que l'on parle de lui sans lui témoigner l'extrême considération qu'il a méritée. M. Du Lac a été le véritable fondateur de ce journal. (...) Pour moi, tant que j'ai pu avoir l'honneur d'être l'écuyer de Du Lac, je ne me suis guère mêlé de ses controverses qui, dans les commencements surtout, n'étaient pas toutes à ma portée. Du Lac était là, cela me suffisait. Je suis assez malheureux de ne l'avoir plus aujourd'hui. (...) Heureux ceux qui ont reçu ses leçons et qui les ont suivies ¹⁷ ! »

Que veut dire alors ce terme de « maître » qu'emploie Veuillot ? Il va plus loin que l'amitié. Sans doute, pourrait-il signifier le respect d'un jeune envers un ancien, beaucoup plus âgé que lui : mais tel n'est pas le cas ici, puisque les deux compères n'ont que sept ans de différence. Ce titre de « maître » signifie donc que Du Lac a transmis un enseignement à Veuillot, et que cet enseignement a été capital.

Ce n'était pas le métier de journaliste : lorsqu'il arriva à *L'Univers*, Veuillot possédait déjà dix ans de journalisme, et son expérience était sans doute plus variée en ce domaine que celle de Du Lac. Nous pensons donc qu'il s'agit de quelque chose de plus spécifique, que nous pourrions appeler « le journalisme catholique », en soulignant dans cette expression le terme de « catholique ».

Le journalisme catholique

La première chose que Du Lac va faire comprendre à Veuillot, principalement par son exemple, c'est que le journalisme

¹⁷ Louis Veuillot, *Ceuvres*, XXXIX, pp. 431-433.

catholique est un métier ingrat, peu rétribué et qui demande de nombreux sacrifices. Sur ce point, les notations de Veillot sont très claires.

« Du Lac habitait, écrit-il, dans la rue du Vieux-Colombier, un taudis épouvantable, meublé d'une méchante couchette, de quelques chaises, d'un tiroir où il mettait son linge, d'une malle où il entassait ses habits. Point de feu l'hiver, point d'air l'été. Un porteur du journal lui faisait cette chambre quand il en avait le temps, il déjeunait de pain et de fromage. Pendant tout un été, les maçons travaillèrent dans la maison. On abattit l'une des parois de sa chambre, il se trouva pour ainsi dire n'habiter plus qu'un balcon sur la rue ; il ne demanda pas même à changer et resta au milieu des plâtres et du grand air. Du reste, il n'affichait pas l'amour de la pauvreté. Un jour, admirant cette philosophie, je lui dis que je voudrais être logé de la sorte. "Donnez-moi, dit-il, vos meubles et votre chambre et venez ici, je changerai volontiers" ¹⁸ ».

L'abnégation ne doit pas seulement être matérielle, mais encore morale : « Du Lac était un excellent journaliste, ayant réponse à tout, disant net et ferme tout ce qu'il voulait dire, sachant parfaitement composer un numéro, ne trouvant rien au-dessous de lui. Souvent j'apportai un article quand déjà il en avait fait un sur le même sujet. Il laissait là le sien, et envoyait le mien à l'imprimerie. Cependant il ne manquait point de fermeté. Et en quelques circonstances où je fus imprudent, il sut très bien me refuser ¹⁹ ».

Plus que cela, le journalisme catholique réclame de savoir se laisser quelquefois blâmer avec patience, même lorsqu'on n'a pas conscience d'avoir commis une faute. En 1872, à la suite d'un « blâme » de Pie IX, Louis Veillot écrit : « Je me rappelle qu'un jour, sur un trait analogue, je lui disais : Vous conviendrez que c'est vexant ! Il me répondit : Eh bien ! on est vexé. J'ai lu bien des gros livres d'âmes pieuses qui m'ont été moins secourables que ce

¹⁸ Louis Veillot, « Merchior du Lac de Montvert », *Ceuvres*, X, pp. 450-451.

¹⁹ Louis Veillot, « Merchior du Lac de Montvert », *Ceuvres*, X, p. 451.

mot. C'est ce mot qui m'a appris pour jamais l'art si nécessaire de savoir *être vexé*²⁰ ».

Pourtant, nous ne croyons pas que ce soit principalement en cela que Du Lac devint le « maître » de Louis Veuillot. Ce dernier était assez naturellement généreux, désintéressé et dévoué à la cause du Christ et de son Église. Même s'il vivait plus au large que Du Lac, il sut sacrifier beaucoup, et sans hésiter, pour la cause catholique. Ainsi, il écrivait de lui-même : « Un autre bonheur, un autre sujet d'action de grâces, une autre dette que j'ai envers la Providence de Dieu et que je reconnais avec un sentiment de reconnaissance profond et entier, c'est de m'avoir fait naître dans la pauvreté, de m'y avoir gardé longtemps, et à certains égards de m'y tenir encore²¹ ». Il disait encore : « Je me suis converti à vingt-quatre ans en 1838. Depuis lors, je n'ai pas cessé de travailler de mon mieux pour l'honneur de la religion et la défense de l'Église. J'avais un avenir certain dans l'administration, j'en avais un peut-être aussi dans la politique et peut-être encore dans les lettres. J'ai tout sacrifié²² ».

Nous pensons, en réalité, que Du Lac apprit principalement à Veuillot la position que devait désormais garder le journalisme catholique dans la société moderne issue de la Révolution française.

L'Église seule

En 1815, la Révolution « apaisée » en la personne de Napoléon Bonaparte s'écroulait et les Bourbons revinrent. En même temps, la pleine liberté fut rendue à l'Église. Le clergé se lança avec un grand courage dans la rechristianisation d'une France ravagée par dix années d'interruption quasi complète du culte. Ce clergé, pour la plus grande partie émigré ou réfractaire,

²⁰ Louis Veuillot, « Au R. P. Dom Guéranger, 14 août 1872 », *Ceuvres*, XXV, p. 93.

²¹ Louis Veuillot, « Fragments de Mémoires », *Ceuvres*, X, p. 518.

²² Louis Veuillot, « Fragments de Mémoires », *Ceuvres*, X, p. 530.

était naturellement antirévolutionnaire et royaliste. Les grandes missions qui sillonnaient la France à cette époque faisaient chanter aux populations la fidélité au Christ, à l'Église et au Roi.

La Révolution, qui avait fait beaucoup de dégâts, était alors universellement honnie. Tout le monde, ou peu s'en faut, était monarchiste et les rares républicains osaient à peine l'avouer. Pourtant, la Restauration allait connaître une puissante vague de voltairianisme et d'antichristianisme parmi les élites.

La foi chrétienne était, en effet, comme confondue avec le retour de l'émigration, la restauration des privilèges, le conservatisme à outrance, la pensée rendue captive, le fantôme de la dîme, la mise en cause de l'achat des biens nationaux, etc. De ce fait, le courant libéral qui balaya l'Europe à cette époque prit une forte tournure anticléricale.

Toutefois, c'est aussi l'époque où arriva à l'âge adulte une génération qui n'avait pas connu l'Ancien Régime et n'avait pas de liens particuliers avec lui. Née avec la Révolution ou après elle, n'ayant vécu que dans la nouvelle société, elle ne se sentait pas liée par toutes les fibres de son être avec la monarchie des Bourbons et les anciennes fidélités. Cette génération allait donc rompre le lien qui apparemment rendait l'Église comme solidaire du parti légitimiste et de l'Ancien Régime.

C'est Lamennais qui eut le plus clairement et le plus fortement cette vision de la nécessité d'une rupture. Une grande partie de son action consista à lever haut l'étendard de l'Église, mais de l'Église seule, sans les Bourbons. Son prestige extraordinaire à l'époque, son magnétisme étonnant eurent une influence immense sur la jeune génération catholique, cléricale comme laïque.

Toutefois, Lamennais défendait cette thèse au milieu d'exagérations et d'erreurs : théorie du sens commun, propagande pour la séparation de l'Église et de l'État, identification de l'Église et du peuple, exaltation inouïe des libertés modernes, etc. Tout ceci finit par aboutir à la condamnation de Lamennais, par l'encyclique *Mirari vos*, puis à sa révolte avec les *Paroles d'un croyant*.

Mais la généreuse phalange rassemblée autour de Lamennais, les Lacordaire, Guéranger, Montalembert,

Rohrbacher, Gerbet, Salinis, De Coux, Combalot, etc., entendait bien continuer son combat dans ce qu'il avait de vraiment catholique et d'adapté à la société moderne. Du Lac, formé à l'école de Lamennais, était lui-même profondément pénétré de cet esprit et c'est cet esprit qu'il chercha à transmettre à Veillot après l'avoir insufflé au journal.

Veillot lui-même a noté l'importance capitale de cet héritage qu'il avait reçu de Du Lac. « Du Lac, écrivait-il, avant tout souhaitait de relever ce qui pouvait être relevé des doctrines de *L'Avenir*. Il aspirait à débarrasser la religion des liens qui l'attachaient au cadavre légitimiste, et de faire accepter sans amour, mais patiemment, par le clergé, l'ordre de choses nouveau pour en tirer le plus d'avantages possible, et l'attirer lui-même, si Dieu le permettait, à la religion. Cette vue, qui s'est nécessairement étendue depuis, était dès lors très nette à son esprit. Il tendit au but qu'il voyait avec une vigueur qui suscita beaucoup de clameurs dans le parti de la *Quotidienne*, de la *Gazette* et autres feuilles de ce genre ²³. Dire tout ce que Du Lac eut à supporter de mauvais jours, toutes les entraves qu'il fallut subir ou briser lentement, tous les mauvais défilés qu'il eut à traverser, toutes les fondrières où il fallut, quelquefois assez longtemps, rester captif, serait malaisé. Il faudrait écrire l'histoire du journal. Il suffit de dire que sa sagesse, sa patience, son audace quelquefois, le sauvèrent de la ruine et du déshonneur. Il osa dire des choses qui devaient déplaire à l'épiscopat, trop peu jaloux de se compromettre, il sut aussi délivrer le journal de certains protecteurs plus dangereux que des ennemis, et en somme il fit avancer les questions peut-être de plusieurs années ²⁴ ».

Quelques exemples concrets montreront comment Du Lac mettait en pratique ces principes de séparation de la religion et de la politique. Au début de 1842, au milieu de grands embarras d'argent pour le journal, arrivèrent quelques milliers de francs généreusement avancés par des catholiques favorables au

²³ Ces titres sont ceux de la presse légitimiste de l'époque.

²⁴ Louis Veillot, « Melchior du Lac de Montvert », *CŒuvres*, X, pp. 449-450.

gouvernement. Du coup, Louis Veillot s'écarta. Du Lac était retenu par ses obligations familiales ; de plus, certains de ses amis, en particulier dom Guéranger, lui conseillèrent de patienter pour maintenir la bonne doctrine. Il resta donc, mais ne s'occupa plus que de la partie religieuse et de la « révision » du journal avant l'impression.

La rupture vint donc par lui. Il mêlait, en effet, à forte dose, l'opposition aux mauvaises doctrines gouvernementales avec la bienveillance politique. Ainsi, il poursuivait une ferme campagne contre le monopole universitaire, qui ne pouvait qu'irriter le Ministre de l'Instruction publique. Bien entendu, les conservateurs non catholiques ne soutinrent pas longtemps un journal qui combattaient sur plusieurs points le gouvernement, en sorte que ce début d'alliance fut promptement brisé ²⁵.

En sens inverse, eut lieu en janvier 1843 la fusion entre *L'Univers* et *L'Union catholique*, organe légitimiste. A la suite de cet accord, on créa un vague comité censé arrêter la « ligne » du quotidien, sous la direction du comte de Lavau, important responsable du parti légitimiste. Inutile de dire que celui-ci voulait incliner cette ligne vers Henri V ! Mais ce comité comprenait également Saint-Chéron, orléaniste : celui-ci intervenait toujours pour qu'on ménage le gouvernement de Louis-Philippe. Du Lac et Louis Veillot persuadèrent donc Eugène Taconet, gérant et soutien financier du journal, qu'il fallait faire des révérences au comité, mais ne guère l'écouter.

Un simple fait suffit à montrer comment les choses se passaient. C'était jour de séance du comité. Louis Veillot remit à Du Lac un article ; celui-ci y jeta un coup d'œil et le mit tout de suite dans sa poche. « Est-ce pour le soumettre au comité que vous ne l'envoyez pas à l'imprimerie ? », lui demanda Veillot. « Pas du tout, répondit Du Lac. Je ne l'envoie pas tout de suite, parce qu'il me paraît salé et qu'il ne plaira pas à tout le monde. Or, si les épreuves reviennent avant la fin de la séance, le comité voudra les examiner et risque d'adoucir ou de le supprimer votre article. Je compte l'envoyer quand la séance du comité sera

²⁵ Cf. *Vie*, I, pp. 278-281.

terminée ». « Alors, je pars, pour qu'on ne me pose pas de questions sur le contenu de mon article ».

Du Lac, dont la volonté était calme, résolue et rude, usa plusieurs fois de ce genre de méthode, non sans protestation du comité²⁶. C'est ainsi qu'il maintenait sa ligne de séparation du politique et du religieux.

Le drapeau de la croix

C'est bien cet état d'esprit de « l'Église seule » que Du Lac a transmis à Louis Veillot. Nous en voyons des signes très explicites dans l'attitude même de Veillot. Cela se manifeste d'abord dans sa correspondance privée. A un important responsable légitimiste, qui lui avait écrit qu'il l'attendait au pied d'une croix *fleurdelysée*, Louis Veillot répondit dès 1840 : « Je l'avouerai franchement : la croix, en prenant dans mon cœur la place du fumier qui l'encombrait, y est arrivée toute seule sans autre ornement que les clous. Je n'ai gardé aucune prévention contre le passé, mais aussi je n'ai pris aucune affection nouvelle. Je suis monarchiste tout court, et je ne place aucun nom sur le trône ; à mes yeux même, le trône est vide. Je prie Dieu d'y appeler un prince chrétien, mais je ne sais pas comment ce prince se nomme. (...) Je ne puis avoir cette foi légitimiste qui vous anime et je ne sais pas si c'est un malheur. (...) Je vous avoue que je ne considère pas sans une terreur profonde la masse du parti qui entoure les exilés. J'ai peur de ce triste débris de la noblesse qui est représenté par la *Gazette*, la *Quotidienne* et quelques autres journaux. C'est là une race, je le crains bien, absolument perdue, qui s'est laissée convertir à je ne sais quel libéralisme menteur qui la déshonore. (...) Jetons-nous au pied de la croix, prions Dieu pour la justice, pour la France. Et si Dieu place aux bras de cette simple croix des fleurs de lys, certes ma main ne les abattra pas, et je ne cesserai pas pour cela de prier. Mais que Dieu décide. Pour moi la simple croix me suffit, et si les fleurs de lys devaient en écarter trente

²⁶ Cf. *Vie*, I, pp. 312-314.

millions d'âmes, je vous dirais : Pour l'amour de Dieu et de nos frères, oublions les fleurs de lys : vive la croix ²⁷ ! »

Mais ces sentiments ne restèrent pas intérieurs. Il firent l'objet en 1843 d'un article-programme tout à fait capital.

« Nous ne voulons servir aucun intérêt de parti, ancien ou nouveau ; nous ne partageons aucun ressentiment, nous n'éprouvons dans le présent ni dans le passé aucune haine ; nous n'avons accepté le legs d'aucune vengeance, la défense d'aucune ambition ; nous n'abritons aucun droit contesté, périssable, aléatoire. Au milieu des factions de toute espèce, nous n'appartenons qu'à l'Église et à la Patrie.

« Parmi les choses qui passent, parmi ces débris, dans ce mouvement des idées qui s'en vont, reviennent et s'en vont encore, nous embrassons fermement les seules choses, les seules idées qui ne passent pas : l'Église et la Patrie.

« Nous n'entreprenons point de devancer le jugement de Dieu sur les causes en litige, de faire violence à l'avenir pour lui arracher des secrets qui ne seront découverts qu'au jour marqué ; mais, dépouillés de toute prévention contre les opinions loyales et permises, – persuadés que tout ce qui est honnête et légitime dans le désordre présent, trouvera sa place et sa garantie dans l'ordre futur, et s'y rangera de soi-même, – nous ne sommes entièrement hostiles qu'à la source radicale du désordre, à l'impiété, à la dépravation des doctrines, à l'effroyable avilissement des mœurs. (...)

« Nous ne trouvons pas mauvais qu'on juge autrement la situation, que l'on s'y fasse d'autres devoirs, que l'on nourrisse des espérances, des regrets, des attachements que nous n'approuvons pas au même degré. Nous aimons quiconque met sincèrement avant tout l'intérêt de la religion ; nous nous préoccupons peu de l'idée ou de l'opinion qui vient ensuite. Jamais le combat contre nos ennemis absolus n'ira chez nous jusqu'à l'injustice ; encore moins pourrions-nous tomber dans cet excès

²⁷ Louis Veuillot, « A M. le comte O'Mahony, 14 avril 1840 », *Ceuvres*, XV, pp. 96-97. Veuillot a inscrit dans une note à une copie de cette lettre : « Trois ans plus tard, ces idées, légèrement modifiées par l'expérience, m'ont dicté le programme de *L'Univers*. »

contre des frères. Attachez à la croix tel drapeau qu'il vous plaise ; mais pour nous, nous ne portons que la croix, c'est elle toute seule que nous voulons planter au sommet des choses humaines ²⁸ ».

Cet article-programme indique clairement combien, dès ce moment, Louis Veillot était en pleine communion d'idées avec son rédacteur en chef, Melchior du Lac, et à quel point celui-ci lui faisait confiance, puisqu'il lui laissait le soin d'exposer la « ligne essentielle » du journal, cette ligne pour laquelle il avait tant combattu. Louis Veillot était digne, s'il en était besoin, de recueillir l'héritage de Du Lac. C'est ce qui ne devait pas tarder à arriver.

Le départ pour Solesmes

En effet, en 1843, Melchior du Lac quitta, résolument et sans esprit de retour, la direction de *L'Univers*. Il crut pouvoir, à cette époque, reprendre sa vocation interrompue et entrer dans la vie monastique. En mars, pour la fête de saint Benoît, il prit l'habit de postulant au prieuré Saint-Germain de Paris ²⁹, puis rejoignit Solesmes. Le 7 décembre 1846, il reçut la coule de novice.

La version officielle, que Veillot soutiendra, était que Du Lac avait lui-même demandé à entrer à Solesmes et suggéré de continuer à travailler à *L'Univers*. Dans des notes intimes, Veillot donne toutefois une version différente : « Au milieu de tout ce tracis, Du Lac soupirait incessamment après la paix du cloître. Au mois de mars 1843, dans un de ces moments de crise comme le journal en a tant vus, il rencontra presque par hasard Dom Guéranger, abbé de Solesmes, qui l'avait souvent pressé d'entrer dans son ordre : il renouvela ses instances et Du Lac lui répondit comme à l'ordinaire qu'il était prêt, mais qu'il avait son père à nourrir. Alors Dom Guéranger lui dit qu'il le laisserait travailler

²⁸ Louis Veillot, « A nos lecteurs », *Ceuvres*, XXVII, pp. 429-430. Cf. également au même endroit, pp. 430-433, le prospectus rédigé et distribué à la fin de 1842, qui développe les mêmes idées.

²⁹ Cf. Paul Delatte, *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, éditions de Solesmes, 1984, p. 327.

assez pour que, du produit de ce travail, il pût suffire à ses devoirs de fils ³⁰ ». D'après ce récit, ce serait Dom Guéranger lui-même qui aurait eu l'initiative, tant de l'entrée à Solesmes que de la combinaison à laquelle on s'arrêta.

La situation du novice à Solesmes était, en effet, assez particulière, puisque, pour continuer de subvenir aux besoins de sa famille, il donnait régulièrement des articles à *L'Univers*. Par ailleurs, il servait de liaison permanente entre Dom Guéranger et *L'Univers*, ce qui peut expliquer l'absence de lettres entre l'abbé et Veuillot avant 1847.

Ce départ de Du Lac fut donc l'occasion qui permit à Louis Veuillot de prendre définitivement la tête de la rédaction. Il l'écrivait le 13 mars 1843 : « Mon cher et excellent Du Lac, suivant enfin les aspirations longtemps comprimées de son âme, se consacre à Dieu : il entre cette semaine chez les Bénédictins, et me voilà obligé de le remplacer à *L'Univers* comme rédacteur principal. Ce n'est pas seulement pour moi un ennui inimaginable, c'est un véritable malheur que cette nécessité. Il faut que je prenne le fardeau ou que *L'Univers*, après avoir chancelé quelques jours entre le légitimisme étroit de *L'Union catholique* et le ministérialisme, tombe dans un de ces abîmes. Je ne puis ainsi laisser périr une œuvre de cette importance. Je me dévoue donc. Jamais je n'ai rien fait avec plus de chagrin, car non seulement la capacité me manque, Du Lac n'étant plus là, mais je vais avoir à subir encore des luttes et des tracasseries dont je ne finirais pas de vous donner le détail ³¹ ».

Ainsi, Melchior du Lac devenait moine sans abandonner pleinement le monde, et il restait journaliste tout en n'appartenant plus à la presse. Il faut avouer que la situation avait quelque chose d'assez extraordinaire. Il était difficile de penser que deux vocations si antagonistes, celle du moine et celle du journaliste, pourraient coexister longtemps dans le même homme. Il fallut effectivement renoncer assez vite à une telle combinaison

³⁰ Louis Veuillot, « Merchior du Lac de Montvert », *Ceuvres*, X, p. 450.

³¹ Louis Veuillot, « A M. l'abbé Morisseau, 13 mars 1843 », *Ceuvres*, XV, p. 363.

boiteuse. En 1848, sans avoir fait profession, Du Lac rentra définitivement dans le monde.

Fidèle jusqu'à la mort

Il s'empessa, bien entendu, de reprendre sa place au journal, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vraiment perdue. Il y redevint l'un des principaux journalistes, aux côtés de Louis Veillot, alors rédacteur en chef, et d'Eugène Veillot son frère : « Réviser le journal, écrit Eugène, était une besogne assujettissante et délicate, dont Louis se reposait alternativement sur Du Lac et sur moi ³² ».

A cette époque, Melchior du Lac publia deux ouvrages. En 1849, ce fut d'abord *La liturgie romaine et les liturgies françaises – Détails historiques et statistiques*, chez Julien et Lanier au Mans et chez Lecoffre à Paris.

Du contenu de ce cet ouvrage, publié d'abord en articles dans *L'Univers* durant la période « monastique », Dom Guéranger écrivait le 22 janvier 1847 : « La presse périodique a plus avancé la cause [de la liturgie romaine] en six mois que mes gros livres en six ans. Je vous avoue que nous rions beaucoup, le frère [Du Lac] et moi, en voyant la satisfaction de tant de bons catholiques de notre pays qui s'applaudissent de voir enfin traitée convenablement la question liturgique en lisant les articles de *L'Univers* dont quatre ou cinq sont composés, mot pour mot, de phrases et d'alinéas entiers de mes pauvres *Institutions* [[liturgiques] ³³ ».

En 1850-1851, ce fut *L'Église et l'État*, en deux volumes, dans la « Bibliothèque nouvelle sous la direction de M. Louis Veillot ». Sur cet ouvrage, Léon Gautier faisait la remarque suivante, à

³² *Vie*, I, p. 407.

³³ Cité in René Rancœur, « L'amitié de dom Guéranger et de Louis Veillot d'après des documents inédits du Département des Manuscrits », *Bulletin de la Bibliothèque Nationale*, mars 1980, p. 25.

l'occasion de la mort de Du Lac : « Il a surtout essayé de vulgariser les idées de Suarez ³⁴ » sur l'origine du pouvoir.

A partir de ce retour, Melchior du Lac travailla sans discontinuer dans la presse catholique, et tout d'abord à *L'Univers*. Toutefois, en 1860, le journal fut supprimé par le gouvernement impérial pour avoir publié sans autorisation une encyclique de Pie IX. Cette suppression fut précédée de plusieurs menaces significatives venant de la censure ministérielle. Pour Du Lac, il y allait de son gagne-pain et des ses intérêts familiaux. Cette éventualité ne l'empêcha toutefois jamais de donner d'énergiques conseils : « Nous ne pouvons, disait-il, trahir la cause de l'Église ; on renaît lorsqu'on a su mourir ». Dans la lettre des rédacteurs de *L'Univers* au Souverain Pontife pour annoncer cette suppression, le nom de Du Lac suivait d'ailleurs immédiatement celui de Louis Veillot et précède celui d'Eugène Veillot.

Lorsque *L'Univers* se reconstitua sous le nom du *Monde*, Du Lac continua à y travailler, bien que le propriétaire, Taconet, échaudé par l'interdiction impériale, ait refusé à Louis et à Eugène Veillot l'entrée de son journal (même sous le couvert du pseudonyme). Il le fit sans enthousiasme ³⁵, à la fois pour préserver les intérêts du journalisme catholique et en raison de ses obligations familiales. Bien entendu, il y redevenait, et de plein droit, le rédacteur en chef et le garant de l'intégrité de la doctrine.

Mais lorsqu'en 1867 le gouvernement, devenu libéral, autorisa la réparation de *L'Univers*, Du Lac y revint dès le premier numéro, le 15 avril 1867. Il disait d'ailleurs à Louis Veillot : « Il serait ridicule que vous fussiez quelque part et que je n'y fusse pas ». A partir de ce jour, son existence se confondit avec celle du journal.

En 1872, il tomba malade. Louis Veillot exprima alors ses craintes de le perdre : « Mon vieil ami Du Lac est mourant. A peine gardons-nous une lueur, une très faible lueur d'espérance. Il a travaillé 46 ans. La sainte Église n'a pas eu de nos jours un

³⁴ Léon Gautier, « Chronique », *Revue des questions historiques*, XII, 1872, p. 569.

³⁵ Cf. Louis Veillot, « A M. Du Lac, 2 mars 1860 », *Œuvres*, XX, pp. 156-158.

ouvrier plus ferme, plus désintéressé, plus solide, plus pur. C'est lui qui a véritablement fait *L'Univers*. Il meurt comme un héros antique et comme un grand chrétien qu'il a été toute sa vie ³⁶ ». Il mourut effectivement le 7 août 1872 et ses funérailles furent célébrées en l'église Saint-Thomas d'Aquin, à Paris.

Dans ses lettres, Louis Veuillot exhala une profonde tristesse : « Je suis triste et accablé par la mort de M. Du Lac. Trente-quatre années de l'amitié la plus tendre et du meilleur travail en commun. C'était un saint et un saint aimable. Je crois bien qu'il a emporté sa robe de 66 ans sans aucun accroc et sans aucune tache, qu'un peu de poussière du chemin tout au bas ³⁷ ».

Cette mort ne l'affectait pas seulement personnellement, elle touchait le journal : « Ma perte, hélas ! est plus grande que vous ne pensez. M. Du Lac était toujours là. Il révisait tout ce qui regardait les questions religieuses et tout ce qui en approchait. Son sens juste, son expérience, sa prudence et sa patience consommée étaient des trésors que nous ne pouvons remplacer par la poste. Il faisait encore beaucoup lorsqu'il ne paraissait pas. Son départ nous obligera, sans doute, de modifier le caractère du journal et de le rendre plus spécialement laïque et politique ³⁸ ».

Jamais Louis Veuillot n'oublia son cher « maître ». En 1876, quatre ans après la mort de Du Lac, il écrivit une phrase qui pourrait servir d'épithète à l'humble journaliste : « Bon et cher Du Lac ! Homme vraiment grand, homme tout d'or et que j'oserais dire fait des mains de Dieu pour être journaliste, si l'on pouvait accuser Dieu d'avoir fait un homme à cette intention ³⁹ ! »

³⁶ Louis Veuillot, « A M. le baron de Ferussac, 26 juillet 1872 », *Ceuvres*, XXV, p. 86.

³⁷ Louis Veuillot, « A Mlle Charlotte de Grammont, 14 août 1872 », *Ceuvres*, XXV, p. 94.

³⁸ Louis Veuillot, « A Mgr Pelletier, 16 août 1872 », *Ceuvres*, XXV, p. 100.

³⁹ Louis Veuillot, *Ceuvres*, XXXIX, p. 432.